

***L'Écran du monde*, de Brigitte Harrison**

Un écran aux couleurs sombres de ce monde

Brigitte Harrison, *L'Écran du monde*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2005, 97 p.

David Lonergan

Numéro 133, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lonergan, D. (2006). Compte rendu de [*L'Écran du monde*, de Brigitte Harrison : un écran aux couleurs sombres de ce monde / Brigitte Harrison, *L'Écran du monde*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2005, 97 p.] *Liaison*, (133), 45–45.

L'Écran du monde, de Brigitte Harrison

Un écran aux couleurs sombres de ce monde

DAVID LONERGAN

LE MONDE EST UN MONDE épouvantable dont on se demande si l'on peut en influencer le cours. Que penser, que retenir, comment agir quand je regarde le bulletin de nouvelles? Que faire, face à cet «écran du monde»? Brigitte Harrison tente d'y voir clair dans son premier recueil qu'elle intitule, fort justement, *L'Écran du monde*.

On peut imaginer l'auteure installée devant son téléviseur, télécommande à la main, incapable de se détacher de l'image, incapable aussi de tolérer trop longtemps une même émission, recherchant un sens dans ce qu'elle voit, aux prises avec un profond sentiment d'impuissance face au déversement de douleurs, de malheurs, de crises, de catastrophes qui noient toute analyse, toute possibilité d'intervention.

En 16 parties comme autant de chaînes de télévision, et autant de courtes suites de poèmes qui couvrent 50 pages, Harrison brosse un sombre portrait de notre société. Ou plutôt de la vision que l'on nous offre d'elle, ou encore que l'on se fait (souhaite se faire?) d'elle: «Sur l'autel, l'échelle de valeurs / gesticule et accumule / victimes et associés» (p. 53).

Le recueil s'ouvre sur le désir de «pouvoir parler un peu / toutes les langues du monde / afin de reconforter les exilés / en terre étrangère» (p. 9), et se clôt sur ce «reporter [qui] rapporte / la poussière au visage» (p. 95) ce qu'il retient «des victimes sanglotantes / qui se dissolvent lentement / derrière l'écran du monde» (p. 97). De l'espoir à l'impuissance. Entre les deux, la poète cherche à dépasser les images qu'«on» lui offre du monde, à comprendre, à ne pas se laisser abattre.

Les titres des suites poétiques se composent tous (sauf la finale) d'une identification du canal et d'un sous-titre. Ainsi, elle débute avec «Canal 100 % World Beat» pour conclure avec «Canal n° Témoignage» et nous laisser avec une postface, «Téléralité», qui résume tout le recueil: le bulletin de nouvelles devient une fantaisie dans laquelle l'événement rejoint la fiction. On ne sait plus distinguer le vrai du faux, l'important de l'accessoire. Il ne nous reste plus qu'à fermer le téléviseur pour ne plus faire face à ce que l'on ne peut saisir. Demeure la peur et cette pression sociale de prendre une pilule pour tout tamiser, tout rendre acceptable: «Take a pill / le quant-à-soi domine / la volonté d'empathie, empâte / les faiblesses de l'humanité» (p. 89).

Pourtant, tout n'est pas noir. Peut-être y aurait-il une possibilité de changer l'état de fait, celle de la solidarité, celle qu'une foule peut avoir quand «elle crie plus fort / que la détonation / des canons» (p. 15)? Mais cet espoir, comme celui de la communication rendue possible par la connaissance de multiples langues, ne résiste pas à ce que Harrison perçoit en sautant d'une chaîne à l'autre, à l'écoute de ce que l'on y rapporte. Comme si l'individu n'arrivait plus à s'unir à l'autre, comme si la solitude devenait isolement, parcellisation.

Harrison emploie une forme souvent elliptique, groupant des images sans nécessairement nous donner des phrases complètes, ce qui contribue à rendre les poèmes non pas obscurs mais denses, les mots se heurtant à la recherche de l'ouverture, d'une respiration moins oppressive. Parfois, la colère éclate, mais aussitôt elle retombe: «Je gesticule peste tempête / et j'acquiesce / je me rends je soumetts / ma soumission / ma démission» (p. 34). Il n'y a guère de solutions, entre les guerres et les conflits, la poète ne peut que témoigner de son impuissance.

Univers sombre mais en même temps, par la prise de parole, par la beauté formelle de certains textes, l'impression que tout n'est pas perdu, que ce zapping n'est pas inutile, qu'un jour, quelque part, une lueur d'espoir surgira. D'où? Ce n'est pas dans le contenu de ce recueil qu'on le trouvera. On y lira plutôt des textes aux accents pessimistes, voire cyniques. Mais en les lisant, le lecteur ne peut faire autrement que de réfléchir à sa société, au monde qui l'entoure. Et, qui sait, tout comme la poète, peut-être de cette réflexion naîtra ce fol espoir. ■

Brigitte Harrison, *L'Écran du monde*, Moncton, Éditions Perce-Neige, 2005, 97 p.

David Lonergan enseigne le journalisme et l'histoire du théâtre à l'Université de Moncton depuis 2001. Il a publié divers ouvrages dont Les Otages (théâtre, Éditeq, 1987), Blanche (roman, Guérin, 1989), La Bolduc, la vie de Mary Travers (biographie, Triptyque, 1992), La création à cœur: l'histoire du théâtre l'Escaouette (La Grande Marée, 2000) et L'homme qui était sans couleurs (conte, Bouton d'or Acadie, 2003). Depuis 1994, il tient une chronique sur la production culturelle acadienne dans le quotidien L'Acadie Nouvelle et a publié plusieurs articles sur la littérature acadienne.

